

nion, évoquent le souvenir des batailles de l'opposition sous l'Empire. Audessus de la glace une terre cuite de Carrier-Belleuse représente, dans un bas-relief allégorique les ministères de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes dirigés autrefois par M. Jules Simon. Un peu partout, des statuettes de M. Frémiet : un soldat, des chevaux, des serpents, un chef gaulois, des cavaliers, une maquette de Jeanne d'Arc qui nous apparaît ici coiffée d'un casque.

Devant la cheminée, s'étale le bureau surchargé de manuscrits, de livres et de brochures. C'est sur ce bureau que M. Jules Simon a, depuis près de quarante ans, écrit tous ses livres.

M. Jules Simon écrit très vite, tout d'un jet, sans une seule rature, sa copie fait le bonheur des typographes et ses manuscrits excitent l'admiration des amateurs ; quelques-uns ont été conservés : la bibliothèque du ministère du Commerce, notamment, renferme son rapport général sur l'exposition de 1878.

Peu d'hommes travaillent autant que M. Jules Simon, peu d'hommes ont autant travaillé ; à treize ans, il était à la fois professeur et élève, payant sa pension au collège de Vannes avec le produit de ses leçons, se levant à six heures et ne prenant de repos qu'après le couvre-feu. Sa verte vieillesse est non moins active. Dès sept heures, il s'assied à son bureau et sa plume court sans s'arrêter jusqu'à dix. Il déjeune rapidement et ouvre sa porte aux visiteurs : sénateurs, candidats à l'Académie qui font leur tournée ; candidats moins littéraires en quête d'un fauteuil de sénateur inamovible ; rédacteurs de journaux et de revues ; correspondants des feuilles étrangères ; sollicitateurs et quelques intimes.

C'est un causeur plein de charme et d'esprit, mais qui ne se livre ni aisément ni beaucoup et ne prodigue pas les promesses ; on ne lui fait point dire ce qu'il a résolu de taire et il ne se prête pas à ces *conversations* dont la presse est depuis quelques années si friande. Il applique aux reporters le proverbe italien et ne se soucie point de leur laisser commettre quelque trahison en traduisant sa pensée. Il ne donne son amitié et sa confiance qu'à bon escient, mais il les accorde sans restriction ; son dévouement à ses amis est entier et rien ne lui coûte pour les obliger.

Lorsqu'il ne se rend ni à l'Institut ni au Sénat, M. Jules Simon ferme sa porte à deux heures et écrit jusqu'à six. Il se remet au travail dans la soirée ; de dix à onze heures et demie, il lit et prend des notes qui vont grossir de volumineux dossiers.

Sous l'Empire, les orléanistes et les républicains de l'Union Libérale se rencontraient à ses jeudis ; M. d'Haussonville y coudoyait M. Gambetta qui depuis..... mais alors M. Jules Simon n'avait pas d'admirateur plus fervent ni d'ami plus fidèle. Il était de la maison, avait son couvert mis, venait quand bon lui semblait et s'attardait jusqu'à une heure du matin en des causeries où il prodiguait son esprit et sa verve.

Pendant les premières années de la République, la gauche de l'Assemblée nationale remplaça l'Union Libérale et M. de Freycinet, Gambetta.